

Juste une femme...

Infatigable militante pour les droits des femmes, Irène Kaufer prend souvent position également sur la plupart des sujets sociaux : les réfugiés, le racisme, le chômage, le marché du travail, etc. Une veille tous azimuts avec toujours une approche féministe transversale qui ne vient pas de nulle part. Retour donc sur les jalons d'un parcours militant finalement assez atypique...

Propos recueillis par Valérie Lootvoet (UF et CSCE) et Yves Martens (CSCE)

Ensemble ! Comment a commencé votre parcours de militante ?

Irène Kaufer : Tout a commencé pour moi en 1968. J'avais dix-huit ans et quand je suis arrivée en octobre à l'ULB, j'étais une jeune fille extrêmement sage. Durant le fameux mois de mai de cette année-là, je terminais mes secondaires dans une école d'Anvers où une prof de latin brandissait tous les matins des journaux français et belges pour nous montrer comme le Quartier latin était dévasté et nous dire que ces jeunes étaient des « sauvages ». Cela avait attisé ma curiosité. J'avais vu ça aussi à la TV mais le fait que ma prof de latin les traite de « sauvages », je me suis dit que ça devait être intéressant. Alors que, jusque-là, j'étais une fille coincée, pas du tout politisée même si je m'intéressais déjà à l'actualité et que j'écrivais « de grands textes qui allaient changer le monde ».

partie d'une fratrie de neuf. Ceux qui étaient en Pologne ou en Allemagne sont tous morts, sauf mon père. Les rares de sa famille qui avaient survécu à la guerre, c'était « grâce » au fait que Staline les avait déportés en Sibérie. Mon père n'a pas trouvé sa place non plus au plan professionnel alors qu'en Pologne il avait une bonne situation.

Cela dit, c'est surtout pour moi que mes parents avaient quitté la Pologne, et c'est aussi d'abord pour moi qu'ils ne sont pas restés en Israël, notamment pour que je ne doive pas faire plus tard le service militaire. On n'y est restés qu'un an et demi. Je suis donc arrivée en Belgique à huit ans (au moment de l'Expo 58) en parlant polonais et hébreu mais ni le français ni le néerlandais. Du coup, j'ai doublé ma première primaire dans une école juive francophone d'Anvers, avec le néerlandais en seconde langue. Mais comme dans la foulée j'ai progressé en français très vite, j'ai ensuite sauté la deuxième primaire. Puis, en secondaires, j'ai été au lycée royal et là j'ai dû m'accoutumer à une quatrième langue, le néerlandais, avec cette fois le français en seconde langue ! A la maison je parlais le français que ma mère connaissait et que progressivement mon père a appris aussi plus ou moins.

Qu'est-ce qui vous amène à Bruxelles et à l'ULB alors ?

Je voulais faire mes études supérieures en français mais, surtout, je voulais vivre indépendamment de mes parents. A quinze ans, j'avais déjà demandé à mes parents de me mettre en pension et je pense qu'ils l'auraient fait s'ils en avaient eu les moyens. Le climat était lourd à la maison. Mon père avait été déporté



« J'étais de toutes les manifs, dont bien sûr celles pour la dépénalisation de l'avortement. »

JEAN-FRÉDÉRIC HANSSSENS

et en était revenu, au contraire de sa première femme et de sa première fille, née en 42. C'était une obsession pour lui, et il y revenait à partir de n'importe quel sujet. Par exemple, si je ne voulais pas manger quelque chose, il m'expliquait ce qu'il avait à manger dans les camps. Ma mère, juive polonaise aussi, a fait elle un truc complètement fou : munie de faux papiers, elle a été travailler en Allemagne, en se disant que là on ne la reconnaîtrait pas comme juive. Et ça a marché ! Mais elle aussi a perdu presque toute sa famille durant

J'ai eu toute petite ce sentiment d'être en décalage avec les autres.

Vous étiez née à Anvers ?

Non, en Pologne. Ensuite mes parents ont émigré en Israël quand j'avais six ans. Donc j'ai commencé l'école en hébreu tout en parlant polonais à la maison. Mais mes parents ne se sont pas du tout adaptés en Israël. Ni au climat, ni au militarisme, ni à l'attitude de beaucoup qui tenaient un discours méprisant envers les rescapés de la Shoah : « Vous vous êtes laissé mener à l'abattoir comme des moutons ». Mon père s'est d'ailleurs disputé avec ses frères suite à ce type de dénigrement. Il faisait

minoritaire

la guerre. La transmission des traumatismes, ça faisait que ce n'était pas évident d'être leur fille. D'autant que pour mon père, consciemment ou non, je devais « remplacer » en quelque sorte celle qu'il avait perdue. A l'école, j'ai été pas mal harcelée, j'étais souvent le bouc émissaire : bonne élève, d'origine étrangère et ne parlant pas la langue locale, ça fai-

Je me suis très tôt réfugiée dans l'écriture. A huit ans et demi, j'ai participé à un concours de poésie organisé par le journal *Le Soir*. J'avais eu à l'école une rédaction sur le thème « La mouette ». Je ne connaissais pas ce mot, *meeuw*, j'avais juste compris que c'était un animal. Ma rédaction n'a pas été brillante (6,5/10 quand même...), mais elle m'a inspiré un



sait beaucoup. On me faisait bouffer du sable en me disant que c'était du « sucre belge », on me cassait mes lunettes, enfin ces sortes de choses. Mais j'étais pourtant contente de ne pas être dans l'ambiance pesante de la maison. En colonie de vacances, les autres enfants pleuraient au moment du départ, moi j'étais en larmes quand on venait me rechercher. J'ai eu toute petite ce sentiment d'être en décalage avec les autres. Mes rares copines étaient juives et rêvaient d'aller vivre en Israël. Moi pas évidemment puisque j'en revenais.

poème qui commençait par « *Chère mouette, gentil oiseau, pourquoi donc existes-tu ?* ». Poème qui est donc paru dans *Le Soir* à la grande fierté de ma mère. J'ai dit que j'étais une fille sage, j'étais d'ailleurs très bonne élève mais j'étais quand même déjà un peu rebelle. J'adorais me moquer de mes profs. Au lycée flamand, le cours de français était trop facile pour moi. J'avais besoin de m'ajouter des contraintes pour que ce soit rigolo. Donc j'avais demandé à ma prof si je pouvais faire ma rédaction en alexandrins. Elle m'avait répondu qu'il n'en

était pas question. Je n'en ai évidemment fait qu'à ma tête : j'ai fait toute la rédaction en alexandrins mais sans aller à la ligne à chaque vers et elle n'y a vu que du feu. J'étais déjà décidée à faire ce que je voulais !

Vous entamez des études littéraires alors ?

Pas du tout : je m'inscris en maths !

En 68 à l'ULB, c'était l'effervescence, il régnait comme un air de liberté. Moi, là-dedans, j'étais totalement maladroite.

En maths !!!???

Oui mon père était un scientifique mais un scientifique frustré : il avait dû arrêter des études de médecine à cause de la guerre. Ma mère était une littéraire. Donc je ne savais pas quoi faire mais comme j'étais bonne en maths, mes profs de secondaire m'ont poussée dans cette voie. Les maths, ça ne rigole pas, alors quand tu n'es déjà pas bien dans ta peau, c'est pas possible ! Il fallait bosser tout le temps et, en 68, il y avait de quoi être distraite des études !

Vous vivez comment cette fameuse année 68 ?

Ah on peut dire qu'il se passait des choses, des manifs, des assemblées libres, etc. C'était l'effervescence, il régnait comme un air de liberté. Moi, là-dedans, j'étais totalement maladroite. Par exemple, le premier pavé que j'ai voulu lancer, il m'est retombé sur l'épaule ! J'avais un de ces bleus. Après j'ai pu montrer ce bleu en disant que c'était le résultat d'un coup de matraque, j'étais toute fière. J'étais de toutes les manifs, j'ai découvert l'alcool (alors que mes parents n'en buvaient jamais), j'ai eu la confirmation que j'étais attirée par les femmes...

Vous le saviez déjà ?

Oui, je l'ai compris assez tôt, mais je le vivais très mal. Cela dit, à l'école on n'était qu'entre filles et là à l'unif je découvrais les garçons. Mais ça n'a pas changé ce que je ressentais même si j'étais encore vraiment tout au fond du placard à mon arrivée à l'ULB. Et c'était prudent de se proté-

⇒ ger : quand j'en ai parlé, j'ai eu droit à une lettre d'insultes, des étudiantes ne voulaient plus s'asseoir à côté de moi dans l'auditoire... Alors j'ai un peu dragué les copains des filles qui me plaisaient. C'était d'ailleurs effrayant de voir à quel point c'était facile de draguer un mec, même devant sa copine.

A la fin de cette année agitée, j'ai fini par abandonner les mathématiques. En 69, je me suis inscrite en psycho et ça s'est beaucoup mieux passé. Très vite, j'ai été déléguée de faculté (c'était une nouveauté d'après 68 et je suis restée au conseil facultaire durant toutes mes études). Comme quoi, malgré mes difficultés à communiquer avec les autres, il y avait quand même quelque chose qui devait passer, je devais être crédible.

Vous passez à un rôle plus institutionnel alors ?



Le 11 novembre 1972, première journée des femmes à Bruxelles, en présence de Simone de Beauvoir. Outre celle-ci, tenant le micro, on reconnaît notamment Françoise Collin et Jeanne Vercheval.

La psycho industrielle, ça consistait en gros à expliquer aux ouvriers comment ils devaient supporter de se faire virer.

Oui enfin sauf que je n'ai jamais réellement cru que ça allait vraiment servir à faire avancer la cause étudiante. Donc j'ai largement contribué à saboter le processus. Par exemple on a été à une réunion avec des instruments de musique. Moi j'avais un petit xylophone pour enfants avec un animal sur chaque touche. On avait attribué un animal à chaque prof. Donc quand

un prof prenait la parole, je tapais sur la touche de l'animal correspondant. On refusait de parler. On leur disait juste : « De toutes façons vous ne nous écoutez pas ! »

La psycho ça se passait bien ?

Oui même si je continuais à me foutre de la gueule de profs. Notamment lors d'un examen de psycho

clinique, c'était un QCM que je trouvais stupide : à partir d'une phrase, il fallait « classer » la personne selon différentes typologiques (psychanalytique, psychiatrique...). J'ai répondu à tout mais en ajoutant une colonne avec les signes astrologiques. Après quoi les assistants m'ont dit que la prof était furieuse et m'ont conseillé de ne pas poursuivre en psycho clinique car elle me bloquerait. Du coup, j'opte pour la psycho industrielle. C'était à l'époque la seule autre possibilité. Et ça consistait en gros à se préparer à expliquer aux ouvriers comment ils devaient supporter de se faire virer, ce que je ne me voyais pas faire.



PARCOURS D'AUTRICE (DE FICTION)

« Déserteuses » : voilà un terme rare dans la langue française. Voici pourtant des femmes qui, chacune à sa manière, « désertent » du rôle que la société attend d'elles : comme fille et comme mère, comme travailleuse en rupture et comme ménagère débordée, comme vieille dame trop digne pour être honnête, ou même comme spectre assistant à ses propres funérailles. Des femmes fortes, des femmes révoltées, des femmes en colère, drôles ou désespérées, et parfois les deux en même temps. Déserteuses, ce sont 17 nouvelles, avec des illustrations de Cécile Bertrand et Julie Carlier.

Déserteuses, nouvelles, Academia-L'Harmattan, 2015, Prix FrancAuteurs SABAM 2016.



Par ailleurs, lors de ces fameuses assemblées libres post 68, j'ai été frappée de l'inégalité de cette liberté, par exemple dans les prises de parole : les femmes intervenaient moins et, quand elles le faisaient, elles étaient le plus souvent remballées, interrompues. On leur disait de retourner à leurs casseroles. Ce type de constat m'a éveillée au féminisme, ce qui était nouveau pour moi. J'étais enfant unique, j'avais été dans une école de filles, et par ailleurs ma mère n'avait rien d'une femme soumise ; c'est seulement à l'unif que j'ai découvert les différences de traitement entre les femmes et les hommes. J'ai commencé à lire sur le féminisme. Et la psycho clinique a aussi contri-

bué à me conscientiser à ce propos. Les conneries qu'on racontait dans les cours sur les rôles respectifs des hommes et des femmes, notamment le rôle de la mère par rapport aux enfants, c'était les pires stéréotypes de l'époque et je me rendais compte qu'il y avait plein de choses qui n'al-

des femmes organisée à Bruxelles, en présence de Simone de Beauvoir. Cela a été un succès inattendu, on attendait quelques centaines de personnes et nous étions près de dix mille. C'était extraordinaire comme ambiance. Je suis vraiment entrée à ce moment dans le mouvement fémi-

« A Pour, il y avait des dossiers d'été pour lesquels on avait pas mal de liberté. J'en ai fait sur le féminisme, sur l'homosexualité, etc. »

Lors des assemblées libres post 68, j'ai été frappée de l'inégalité de cette liberté, par exemple dans les prises de parole.

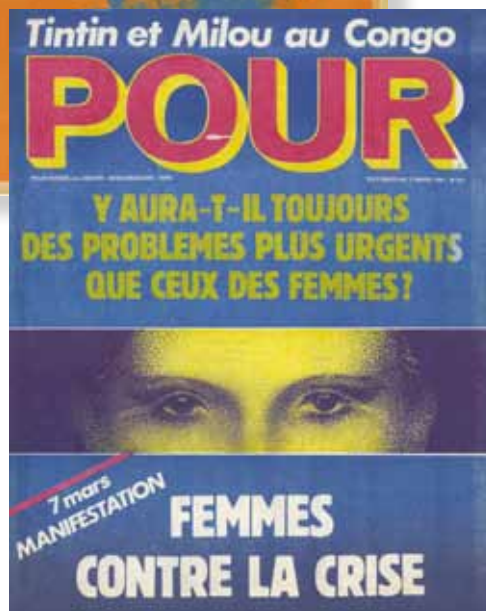
laient pas dans ce qui était professé. Moi-même, évidemment, je ne me reconnaissais pas dans ces « modèles ». En psycho industrielle, c'était aussi hyper réac. On nous disait par exemple qu'il valait mieux payer les ouvriers à la pièce qu'à l'heure pour qu'ils soient plus productifs. On ne nous présentait pas ça comme une option mais comme la seule voie à suivre ! Aux examens, je contredisais systématiquement le contenu des cours mais comme les profs voyaient que je savais de quoi je parlais, j'avais tout de même de bonnes notes.

Vous aviez des idées de carrière ?
Je n'avais aucune envie d'aller travailler en entreprise. Donc très vite mon idée a été de rester à l'unif. J'ai été élève assistante en psycho expérimentale et j'espérais devenir chercheuse. J'ai fait mon mémoire en ce sens : je voulais monter un dispositif de recherche inattaquable. Je contestais une recherche américaine que je ne trouvais pas rigoureuse et mon prof m'avait mise au défi de refaire l'expérience et de la démontrer. Ce que j'ai fait avec succès, j'ai eu la plus grande dis' avec le mémoire sans doute le plus court de l'histoire de l'ULB mais imparable. Il a été traduit ensuite en anglais, signé par le prof évidemment. Mais est arrivée la crise pétrolière, avec, en 1974, des restrictions budgétaires à la clé et le poste qui m'était destiné a été supprimé. La porte de la carrière universitaire se fermait. Bref mon parcours à l'ULB s'est terminé et je n'avais aucune perspective.

Et votre engagement féministe, comment se développe-t-il ?
Une date clé est le 11 novembre 1972. J'ai participé à la première journée

niste naissant en Belgique. C'était enthousiasmant et là je me suis sentie davantage chez moi. Au début ce n'était pas très organisé, il y avait divers petits groupes. Ensuite, il y a eu l'ouverture de la Maison des femmes rue du Méridien. Lors de la seconde journée des femmes, le 11 novembre 1973, j'ai rencontré « Les biches sauvages », un « groupe » lesbien (elles étaient quatre). Elles vivaient en communauté, j'y ai séjourné quelques mois. J'y ai rencontré une femme qui est devenue ma compagne, qui lisait l'hebdomadaire *Pour* qu'elle m'a fait découvrir. J'ai su que le journal cherchait des gens, je m'y suis présentée, en attendant de devenir prof (j'avais fait l'agrégation), et... j'y suis resté six ans.

Vous étiez salariée ?
Salariée c'est beaucoup dire. Disons que j'étais payée. On avait un système « chacun selon ses besoins ». Moi je n'avais pas de gosses. Le 1^{er} du mois, je recevais de quoi payer mon loyer, si je devais aller chez le médecin, on me donnait la somme nécessaire et pour me nourrir je recevais une somme ridicule. Tant que j'étais avec ma copine ça allait, mais les deux dernières années, après notre séparation, c'était la précarité totale. ↗



« Tout le monde avait une tâche intellectuelle (de journaliste) et une tâche manuelle (j'étais en charge de la photocomposition). »

⇒ Il y avait qui dans l'équipe ?

A Bruxelles Jean-Claude Garot, Claude Semal, Jean-Frédéric Hanssens (le photographe qui a ensuite travaillé au *Soir*) et dans le groupe de Liège Luc Pire (qui a créé plus tard une maison d'édition à son nom) et Francis Biesmans qui a récemment fondé *Wallonie Insoumise...* Tout le monde devait avoir à la fois une tâche intellectuelle (j'ai été assez vite responsable des pages société) et manuelle (j'étais en charge de la photocomposition sur les premiers ordinateurs). Je traitais aussi des sujets sociaux. Parmi mes meilleurs souvenirs de la période de *Pour*, il y a des occupations d'usine dans le Hainaut, avec des travailleuses. Il y avait beaucoup de restructurations et fermetures, surtout dans le secteur

du textile. On ne faisait pas du journalisme classique, on restait dormir avec les travailleuses sur place, on avait l'occasion de discuter de tout, en profondeur. Il m'est arrivé de me faire passer pour une ouvrière pour participer aux assemblées syndicales. Ces femmes avaient plein d'idées, elles réfléchissaient sur l'autogestion, par exemple... Mais en général, les permanents syndicaux étaient condescendants avec elles en les disqualifiant, c'était effarant.

Il y avait une approche féministe à *Pour* ?

C'était une petite équipe donc j'étais la féministe de service évidemment. Dans les occupations, j'y allais avec des collègues hommes et ils étaient mis à contribution, par exemple

parfois c'était eux qui rangeaient et faisaient le café pendant que les femmes préparaient l'assemblée. Je ne dis pas qu'ils le faisaient de gaieté de cœur mais ils le faisaient, ils trouvaient ça normal. Il y avait une volonté d'agir concrètement et pas de se contenter de discours.

A *Pour*, il y avait des dossiers d'été pour lesquels on avait pas mal de liberté. J'en ai fait sur le féminisme, sur l'homosexualité, etc. Après avoir bouclé le dossier sur l'homosexualité, je me suis barrée en vacances. On vendait *Pour* devant les usines notamment et ce sont donc mes collègues masculins qui ont dû s'y coller. Ils n'ont pas dû être toujours bien accueillis !

Ecrire sur le féminisme n'est pas la même chose que de s'impliquer dedans. Quelle implication viviez-vous alors dans ce mouvement naissant ?

J'étais active dans le groupe « Homo-L », à la Maison des femmes rue du Méridien. Et je ne m'occupais pas que de cette question, on essayait d'orienter les femmes qui y venaient en fonction de leurs demandes (contraception, problèmes socioéconomiques, etc.). Il faut bien dire qu'il y avait pas mal de tensions entre les lesbiennes et les hétérosexuelles. Les féministes à l'époque n'avaient pas envie de passer pour des lesbiennes, déjà qu'on les considérait comme des « mal baisées ». Il est vrai que, parmi les lesbiennes, il y avait aussi des radicales, dont je n'étais pas, qui traitaient les autres femmes de « col-labos » parce qu'elles avaient beau militer dans la journée, après elles rentraient quand même à la maison faire à manger à leur mari...

Par ailleurs, c'était en fait un milieu très blanc et bourgeois, mais je n'avais pas vraiment conscience de ces limites sur le moment. Nous étions dans ce quartier avec beaucoup d'immigration et nous disions et pensions que nous étions ouvertes à toutes les femmes. Nous n'avions pas du tout réalisé qu'il ne suffisait pas de dire « *Nos portes sont ouvertes à toutes, elles n'ont qu'à venir* ». Dans beaucoup de milieux militants masculins, on disait aussi que c'était ouvert à tous et on ne se demandait pas pourquoi les femmes ne venaient



PARCOURS D'AUTRICE (DE NON-FICTION)

A la demande de Hugues Le Paige, qui dirigeait à l'époque la collection « Trace » chez Labor, Irène Kaufer a réalisé un livre d'entretiens avec la philosophe féministe Françoise Collin. « Trace », on ne saurait mieux dire : c'est justement le souci de la transmission du féminisme – ce qu'elle appelait « un héritage sans testament » – qui a convaincu Françoise Collin de surmonter ses premières réticences.

Dans une première partie, les interlocutrices abordent différents thèmes qui, sous forme de slogans très évocateurs, ont mobilisé les femmes des années 1970. « Le privé est politique », « Mon corps est à moi », « À travail égal salaire égal »... En les reprenant, on peut voir le chemin parcouru mais aussi les nouvelles ornières.

Après un passage plus théorique où l'on retrouve la philosophe - celle notamment qui a fait connaître Hannah Arendt dans le monde francophone -, le livre aborde la place des femmes dans l'art et dans la pensée. À côté de sa propre œuvre, Françoise Collin a aussi joué un rôle de passeuse pour d'autres femmes, intellectuelles ou artistes, car pour elle, « toute œuvre de femme est féministe », formule aussi provocatrice que stimulante.

D'autres questionnements, toujours d'actualité, sont également abordés : qu'est-ce qu'un « homme féministe » et plus largement, qu'attendre des « amis » et « alliés » masculins ? Quelle est la place des femmes d'origine immigrée dans le mouvement ? Et cette question fondamentale pour un féminisme qui cède parfois trop volontiers aux sirènes institutionnelles : l'égalité oui, mais l'égalité à quoi ? Ou encore, avec son sens de la formule : « Le féminisme est-il le 'devenir hommes' des femmes, ou le devenir autre des hommes et des femmes ? »

Parcours féministe (entretiens avec Françoise Collin), Labor 2005, réédition iXe 2014.

Irène Kaufer a aussi participé à l'ouvrage *Femmes, paix, développement* (avec Anne-Marie Lizin et Simone Susskind), Luc Pire, 1998





JEAN-FRÉDÉRIC HANSEN

« A Pour, on ne faisait pas du journalisme classique, on était aux côtés des travailleuses. »

pas. E fait, nous faisons la même chose avec les femmes d'origine étrangère. Nous savions qu'en tant que femmes nous étions dominées, sans vraiment nous rendre compte que nous faisons sur d'autres plans partie des dominantes. Je précise quand même que d'autres groupes de femmes, comme les *Marie Mineur* à La Louvière, créées par Jeanne Vercheval, étaient davantage plongées dans les milieux populaires.

pour moi fin 1980, nous sommes six à être parti-e-s en même temps, de façon assez brutale. Je n'avais pas droit au chômage évidemment, et pas un rond de côté. Il fallait donc que je trouve un boulot. J'ai fait de petits boulots, notamment avec l'aide d'anciens de *Pour*. Il se fait que la FNAC allait ouvrir en novembre 1981 avec un recrutement qui commençait en mars de la même année. J'ai tenté ma chance. Il n'y avait déjà plus

en catégorie 2, tandis que les autres fonctions allaient jusqu'à la catégorie 4. Pour montrer toutes les injustices au niveau des rémunérations, ma collègue déléguée et moi on a affiché nos bulletins de salaire. Cette transparence a favorisé la solidarité et nous avons été la seule entreprise du commerce en Belgique dans laquelle tout le personnel employé (hors cadres) avait la même évolution barémique. Au-delà de cette victoire collective, j'ai évidemment défendu sans discontinuer les dossiers individuels de mes collègues. Cela a duré pendant vingt-cinq ans.

Fausse pistes, un « polar » qui raconte l'histoire de Pour.

Je mesure la chance d'avoir eu vingt ans au début des années septante. C'était une période riche.

En outre, si je lisais beaucoup, je n'étais pas dans une démarche théorique, j'avais une approche concrète du féminisme. Et puis soudain, en réponse tardive à mes candidatures, je reçois une proposition de remplacement dans l'enseignement, dans une école normale pour futurs instituteurs. Je suis devenue prof pour une carrière éclair de... deux jours et demi... C'était tellement normatif que je me suis dit directement que ce n'était pas pour moi et je suis retournée à *Pour*.

Pour c'était jusqu'en 80 donc ?

Oui l'aventure de *Pour* se termine

de place en librairie, donc je postule pour la chanson française et, à ma grande surprise, je suis prise, alors qu'ils connaissaient « mon lourd passé ». Pour la première fois de ma vie, j'ai un vrai salaire. J'ai pu déménager dans un vrai appart. Passé les six mois d'essai, je suis devenue déléguée syndicale SETCA. Et donc j'ai pu bosser en mettant en pratique mes convictions. Dans le fonctionnement « normal » du secteur du commerce, les personnes travaillant aux caisses (principalement des femmes) et les magasiniers (surtout des jeunes d'origine immigrée) étaient bloquées

Vous écrivez pendant cette période de la FNAC ?

Au début je travaillais à temps plein puis, en fonction de mes autres activités, dont l'écriture, j'ai diminué mon temps de travail. C'est ainsi que j'ai écrit en 1995 *Fausse pistes*, un « polar » qui racontait en fait l'histoire de *Pour*, publié par Luc Pire, un ancien de l'hebdo devenu éditeur. Puis, j'ai fait partie du collectif éditorial de *Politique* dès le début (1997) et y ai tenu longtemps une rubrique intitulée « Café Carabosse ». J'y étais un peu comme à





ROCK DES FEMMES (CONTRE LA CRISE) 1981

Cette chanson est écrite juste après la création du statut cohabitant, auquel elle fait allusion. Irène Kaufer la chante encore aujourd'hui en ajoutant toujours ce petit mot : « Rien n'a changé en presque quarante ans, sinon la marque de lessive la plus populaire... »

L'acier va trépasser le textile perd le fil
Et dans le moteur des firmes automobiles
Le tigre va s'endormir
Même dans les bureaux on fait le grand ménage
Sauf naturellement dans les bureaux de chômage
Un secteur d'avenir
On ferme les entrepôts on ferme les entreprises
C'est vraiment pas le moment qu'elles piquent leur crise
Les femmes elles exagèrent
Mais qu'est-ce qu'elles veulent celles qu'on cajole qu'on protège qu'on aime
On est galants on leur tient même la porte de l'Onem
Pour qu'elles passent les premières

Mais elles nous tirent la gueule
Mais bon dieu qu'est-ce qu'elles veulent (x2)

L'hiver a été rude mais on les a gâtées
On a cassé les prix sur les cuisines équipées
En emballage cadeau
Le mixer au laser qui séduit les maris
La machine à laver le linge sale en famille
Et trois paquets d'Omo
Au grands bal des chômeurs on danse en murmurant
Est-ce que vous cohabitez chez vos parents
Ou êtes-vous isolée ?
On va se marier on aura plein d'enfants sages
Vous ferez le ménage je serai chef de ménage
Et vous serez ma fée

Mais les fées tirent la gueule
Mais bon dieu qu'est-ce qu'elles veulent (x2)

Quand on les voyait rire en faisant les emplettes
On pensait qu'elles échangeaient des recettes
C'était pas celles qu'on croyait
Délaissant les magasins et les magazines
Sortant de leur usines et de leurs cuisines
Elles envahissent le pavé
Elles ont pris des balais pour porter leurs pancartes
Sur des draps déchirés elles ont tracé la carte
De toutes leurs colères
Regardez-les les femmes regardez les passer
Elles font plus le trottoir elles prennent toute la chaussée
Et même la ville entière

Ecoutez-les qui gueulent
Pour dire ce qu'elles veulent
Et c'est si beau quand elles gueulent pour dire ce qu'elles veulent (x2)

⇒ Pour la féministe de service. J'ai aussi écrit de temps en temps dans les *Cahiers du GRIF* ou dans *Chronique féministe* et, depuis une vingtaine d'années, je collabore étroitement au magazine *Axelle*. Plus récemment, j'ai commencé à écrire des fictions pour *Points Critiques*, le magazine de l'UPJB (Union des Progressistes Juifs de Belgique).

Vous avez aussi touché à la chanson...

En effet, quand nous étions ensemble à *Pour*, Claude Semal m'avait dit que sa grande amie, Christiane Stefanski, cherchait une chanson pour le 8 mars. C'est ainsi que j'ai écrit pour elle en 1981 *Le Rock des femmes*, que j'ai eu l'occasion de chanter, moi aussi, dans les manifs ou même sur scène. (Lire les paroles de la chanson



Le Rock des femmes a souvent été chanté dans les manifs. Ici à Liège en 1981 avec Irène Kaufer à la guitare et Claude Semal à l'accordéon.

ci-contre.) Et ça m'arrive encore de chanter en public avec ma guitare, même si j'en joue très mal...

Comment se termine l'aventure FNAC ?

En 2006, le groupe PPR auquel appartenait la FNAC nous a envoyé un directeur français chargé de « remettre de l'ordre », c'est-à-dire casser nos acquis, et qui nous a dit sans ambages dès le premier jour : « Vous

pouvez faire grève pendant six mois, je resterai inflexible ». Il n'a effectivement pas bougé. La lutte a été dure, d'autant que nous avions des relations parfois difficiles avec les permanents syndicaux. Par exemple, nous étions contre l'ouverture le dimanche. Le syndicat a négocié trois dimanches par an, sur base volontaire, mais on n'y croyait pas à ce « volontariat ». On s'y est opposées. Albert Faust, qui était notre permanent à l'époque, nous a écrit pour nous demander si c'était « pour aller à l'église ? ». Ma collègue déléguée et moi étions toutes les deux juives ! Lors d'un piquet de grève devant une autre entreprise du commerce où nous étions là à cinq heures du matin, à midi le directeur vient nous dire : « Vous pouvez rentrer chez vous, j'ai un arrangement avec votre permanent ». Nous n'étions au



Nous n'étions pas d'accord non plus. Le permanent a fait alors signer dans notre dos une lettre de défiance à notre égard, mais les affilié-e-s nous faisaient tellement confiance que certain-e-s sont venu-e-s nous montrer la lettre. Mais bon, c'était peine perdue, sans vrai soutien syndical, la lutte était impossible. Alors, on a mené un dernier baroud d'honneur à Paris. On a envahi la FNAC des Champs-Élysées avec nos drapeaux et nos guitares. On a chanté *Bella Ciao* et une parodie du *Déserteur* de Boris Vian, dont j'avais changé les paroles : « Messieurs les actionnaires, je vous fais une lettre... ». Au début le directeur voulait appeler la police mais il s'est rendu compte que les clients pensaient que c'était une animation et qu'ils venaient nous applaudir. C'était surréaliste. Les Parisiens évidemment n'avaient aucune idée de ce que représentaient nos drapeaux FGTB et CSC. C'était une journée fantastique même si, au final, totalement inutile. De retour en Belgique, on a été menacés d'astreintes délirantes, donc on a dû arrêter le blocage du dépôt que nous avions organisé. Du coup, j'ai proposé à la direction de partir après les fêtes (vu que c'était une grosse période). Mais ils étaient tellement contents que je m'en aille qu'ils m'ont laissée partir tout de suite et de très bonnes conditions. Par la suite, la plupart des délégué-e-s ont été viré-e-s ou ont négocié leur départ.

Comment rebondissez-vous ?

J'ai voulu prendre un peu de temps pour écrire mais c'était un mauvais calcul. Ce n'est pas quand j'ai du temps que j'écris en fait. Donc pendant un an et demi, je n'ai pas été très active. J'ai juste organisé un événement à l'occasion du 8 mars pour la commune d'Etterbeek. Et puis j'ai

nel », ce qui pose des contraintes que je ne connaissais pas et qui n'ont pas toujours été faciles à respecter pour moi. C'est un très beau projet : comment assurer la sécurité des femmes sans tomber dans le sécuritaire ? C'est à l'inverse de slogans féministes actuels comme « La peur - ou la honte - doit changer de camp », « Il faut mettre fin à l'impunité »... Je ne partage pas cette approche. Quand on est progressiste, le but n'est pas de punir, réprimer. Garance s'attache

Garance a le beau projet d'assurer la sécurité des femmes sans tomber dans le sécuritaire

essentiellement à la prévention des violences faites aux femmes. J'y ai travaillé de 2008 jusqu'à ma retraite en 2015.

On a parlé de l'Israël de l'après-guerre. Quel est votre rapport à l'Israël d'aujourd'hui ?

En dehors même de ses dirigeants d'extrême droite et de sa politique d'occupation, je n'ai aucune sympathie pour l'Etat d'Israël. Ce qu'il me reste de famille en Israël, je n'ai jamais eu envie d'entretenir des rapports avec eux. Quand mon père est mort, ils ont repris contact avec moi. Je me suis contentée de réponses polies de circonstance. Il y a cinq ou six ans, j'ai fait un voyage militant en Palestine. J'ai fait une photo de moi devant le mur de séparation et j'ai envoyé le cliché à ma famille en ajoutant ces mots : « J'aurais bien voulu venir vous saluer mais il y a un mur qui m'en a empêchée. » Inutile de dire que je n'ai plus eu de contacts. Sauf après les attentats du 22 mars, où une cousine a voulu savoir si j'allais bien.

Je ne retrouve pas en Israël ce que j'aime de la culture juive. Une blague juive – j'ai une blague juive pour à peu près toutes les circonstances... - qui traduit bien ça : « Une dame est dans un bus avec son fils à Tel-Aviv. Son gamin lui parle en hébreu et elle lui dit chaque fois "Dis-le moi en yiddish". A un moment un passager lui dit : "Mais enfin, Madame, on est en Israël, c'est normal qu'il vous parle en hébreu. Pourquoi voulez-vous qu'il le fasse en yiddish ?" Et la mère répond "Pour qu'il n'oublie pas qu'il est juif !" »

La FNAC a été la seule entreprise du commerce dans laquelle tout le personnel avait la même évolution barémique.

courant de rien !

Plus tard, un consultant a été engagé à prix d'or pour déconstruire notre grille salariale. Finalement, la proposition a été de la conserver pour les anciens mais pas pour les nouveaux.

appris que l'asbl Garance cherchait quelqu'un pour un projet pour les femmes de 55 ans et plus. J'avais donc « l'avantage de l'âge ». J'ai dès lors été engagée pour la première fois dans un « militantisme profession-

Il y a les inégalités entre hommes et femmes mais aussi les inégalités entre les femmes elles-mêmes...



⇒ Je déteste la mentalité de vainqueur qui règne en Israël et qu'on ne retrouve pas dans la culture juive. Il n'aurait jamais fallu créer un Etat juif en Palestine. Mais comment en sortir à présent, c'est plus que compliqué. Aujourd'hui, son existence doit

faire de la militance sur Facebook. C'est à l'opposé du concret, de l'action de terrain qui m'est chère. Je vois plutôt ça comme du *media watching*, cela peut sensibiliser certaines personnes qui me le disent d'ailleurs. Quand je rencontre les gens en vrai, ils me parlent régulièrement de choses qu'ils ont lues de moi sur Facebook et disent que ça les a fait réfléchir. C'est déjà ça.

Que seriez-vous devenue si vous n'aviez pas été féministe ?

D'abord je mesure la chance d'avoir eu vingt ans au début des années septante. C'était une période riche, je pense que c'est moins évident aujourd'hui, même si une forme de contestation de base semble revenir actuellement. Cela dit, tout n'était pas facile non plus à l'époque. Par exemple, j'ai eu une compagne qui était enseignante et qui travaillait à La Louvière. Elle a eu l'opportunité d'avoir un poste dans une école près de chez nous, mais elle n'a pas voulu travailler dans la commune pour préserver notre vie privée. On a plus de liberté aujourd'hui. En ce qui me concerne, je n'ai jamais eu de pression de mes parents concernant le mariage, les enfants, tout ça. Leur crainte, c'était que je n'en sorte

pas financièrement, ils avaient eux-mêmes connu de si grandes périodes de précarité...

C'est compliqué pour moi d'imaginer que j'aurais pu ne pas devenir féministe. En tout cas, j'ai toujours été minoritaire dans la minorité, je dois avoir un gène minoritaire. Je suis juive antisioniste, LGBT+ contre le mariage, féministe pas abolitionniste concernant la prostitution mais pas non plus réglemmentariste, contre l'interdiction du foulard, syndicaliste souvent en tension avec l'appareil, bref toujours en décalage. Mon surnom c'est un peu « Madame je ne suis pas d'accord ».

Un mot de la fin ?

Ce qui m'a tenue en vie dans les moments difficiles, c'est d'abord la (littérature de) fiction. Lire mais aussi, et c'est le plus vital pour moi, écrire. Je viens de terminer l'écriture d'un roman et je travaille déjà sur un autre projet. *Ecrire pour ne pas mourir*, comme chantait Anne Sylvestre... (1) Cela dit, dans cette vie engagée, je tiens à dire aussi que je me suis franchement bien marrée ! □

(1) C'est aussi à Anne Sylvestre, une chanteuse très appréciée d'Irène Kaufer, et à sa chanson *Juste une femme*, que nous avons emprunté le titre de ce portrait.

Dans cette vie engagée, je tiens à dire aussi que je me suis franchement bien marrée !

être reconnue pour éviter un autre drame humain... Maintenant, dans certains milieux militants, derrière l'antisionisme, il y a aussi parfois un véritable antisémitisme qui se cache. C'est pour cela que, alors que j'avais toujours refusé de m'impliquer dans un militantisme spécifiquement juif, j'ai fini par adhérer à l'Union des Progressistes Juifs de Belgique : pour me retrouver dans un milieu non sioniste en étant sûre d'échapper aux dérives antisémites.

Vous êtes fort active sur les réseaux sociaux. C'est une nouvelle forme de militance ?

C'est un outil qui peut être utile mais on ne peut pas vraiment dire qu'on